IV

Une sorte de vide se fait à ce moment autour de la souveraine et de son nouveau favori, dont la figure colossale et dominatrice semble remplir à elle seule le théâtre sur lequel il vient de paraître. Grégoire Orlof n'a à subir en apparence aucune disgrâce nouvelle. Il s'éloigne pourtant, en enfant boudeur ou en homme définitivement découragé. « Le prince « Orlof, écrit Durand, dit avoir eu avec l'Impératrice une « explication singulière et avoir répondu aux efforts qu'elle « faisait pour le détourner de son projet de voyage qu'il lui « était impossible de soutenir plus longtemps la vue de tout « ce qui se faisait contre ses parents et ses amis, *ne pouvant « cependant lui reprocher que le défaut de ce que la nature avait « cessé de lui accorder.* » Il quitte la Russie, parcourt l'Europe, étonne les capitales par son train fastueux, intimide les joueurs les plus audacieux par l'énormité de ses enjeux. Diderot, qui le voit à Paris, en garde une assez médiocre opinion, le comparant à « une chaudière qui bout toujours et où il ne cuit « rien ». Il revient au bout d'une année à Saint-Pétersbourg et y reprend sans effort une situation qui, maintenant, acquiert, en effet, de la ressemblance avec celle d'Alexis Razoumovski sous le précédent règne. A la cour, on l'appelle « le Prince » tout court. Son commerce avec la souveraine, sans paraître ramené aux habitudes familières d'autrefois, semble établi sur un pied d'affectueuse camaraderie et presque d'égalité, excluant tout rapport de souveraine à sujet. Au don d'un palais que lui fait Catherine, il répond par l'achat du fameux diamant de Perse, le Nadir-Schah, qu'il paye 460,000 roubles et dépose le jour de sa fête aux pieds de la Tsarine.

Au fond, entre elle et lui, quelque chose subsiste toujours du passé, un lien si profondément attaché aux fibres les plus

intimes de leur être et si fort qu'il résiste à toutes les épreuves. En 1776, elle écrit encore à Grimm :

« Je me suis toujours senti beaucoup de penchant à me « laisser aller par les gens qui en savent plus que moi, pourvu « seulement qu'ils ne me fassent pas sentir qu'ils en ont envie, « car alors je m'enfuis à toutes jambes. De tous les hommes « les plus capables de venir à l'aide de ce penchant chez moi, « je ne connais pas de plus propre que le prince Orlof. Sa tête « est naturelle et va son train, et la mienne la suit. »

Pour briser ce lien, il faut, dans la vie déjà si agitée et si remplie de l'ex-favori, un épisode imprévu de plus et non pas le moins surprenant de tous. En 1777, à quarante-trois ans passés, ce viveur à grandes guides, ce débauché et ce blasé devient amoureux. Non plus banalement et à la légère, en Don Juan peu difficile à s'éprendre et à se contenter, ainsi que nous l'avons vu faire tant de fois, mais avec sincérité et avec passion. Cet amour-là, qui ressemble à une trahison posthume, l'amante des jeunes années ne peut le pardonner à l'amant même vieilli et abandonné par elle. D'autant moins que par une nouvelle caresse du sort accordée à cet être privilégié, c'est un amour heureux, bien que cruellement contrarié tout d'abord et destiné à une fin plus cruelle encore, roman qui devient une idylle et se termine en tragédie.

Jolie, gracieuse, âgée de dix-neuf ans à peine, très remarquée parmi les demoiselles d'honneur de l'Impératrice et très recherchée par les prétendants, mademoiselle Zinovief est la cousine germaine du prince. Il l'aime et est payé de retour. Il se heurte aux interdictions formelles de la loi civile et de la loi religieuse et passe outre. Le mariage est annulé par une décision du Sénat qui ordonne la séparation des époux, et la jeune femme écrit à son frère Vassili, qu'elle appelle affectueusement et plaisamment *douchenka-frerouchka,* des lettres éplorées, où elle raconte les courses inutiles qu'elle fait pour rencontrer le mari si vite enlevé à son affection, en ajoutant : « Je l'aime « plus que je ne l'ai jamais aimé, et, malgré tout, avec la grâce « de Dieu, je suis très heureuse. »

Enfin Catherine prend sur elle de se montrer généreuse. Elle casse l'arrêt du Sénat; elle va jusqu'à donner une place à la princesse Orlof parmi ses dames du palais; elle lui fait cadeau d'une toilette en or massif. Les jeunes mariés vont passer leur lune de miel en Suisse, et la princesse raconte sa joie et son ravissement dans des vers qui parviennent à Saint-Pétersbourg et sont bientôt dans toutes les bouches :

Avec toi tout pays est le paradis pour moi (1) !

Ils reviennent au bout de quelques mois à Saint-Pétersbourg, habitent le palais Schtegelman, un de ceux que l'Impératrice a donnés à son favori, y mènent une vie tranquille, sagement ordonnée, sans bruit ni ostentation, tout entiers au bonheur d'être l'un à l'autre. Le prince paraît rarement à la cour et affirme à Harris qu'il n'y possède plus aucune influence. En 1780, nouveau départ du couple amoureux pour l'étranger, mais cette fois plus attristé : la princesse est souffrante, et sa santé réclame un climat plus doux. Cette fois aussi Catherine semble voir avec plaisir ce voyage, et au moment où elle a pris congé — assez froidement — de l'homme qu'elle a aimé et qui n'a pas eu assez de cet amour pour remplir son existence, elle demande à sa femme de chambre, la fidèle Pierekoussihina :

— Que fait-on d'un vieil icone dont le temps a terni les couleurs?

— On le brûle.

— Allons donc! Tu passes pour connaître toutes les coutumes du pays, et tu ignores celle-ci : on le jette à l'eau, Maria Savichna; je te dis qu'on le jette à l'eau!

Son détachement est si complet maintenant, qu'elle peut écrire à Grimm : « Le prince Orlof est à Paris..., saluez-le de « ma part et dites-lui qu'il ramène à son retour un petit prince « Orlof visible ou invisible. »

Hélas! au lieu de cette maternité bien ardemment souhaitée sans doute par la princesse elle-même, c'est la mort qui vient.

(1) *Vsiakiï kraï s'toboiou raï.*

Une maladie de poitrine s'est déclarée chez la jeune femme et la met bientôt en un état désespéré. C'est en vain que le couple si radieux naguère va de ville en ville à la recherche des spécialistes renommés. La princesse Dachkof les rencontre à Leyde, chez le fameux praticien du temps Gobieus, puis à Bruxelles. Ce qu'elle raconte des intrigues de cour auxquelles le prince aurait été mêlé alors, et des étranges propositions qu'il lui aurait adressées au sujet de son fils, se faisant fort de le substituer à Patiomkine dans la faveur impériale, n'est guère croyable. La princesse meurt à Lausanne le 16 juin 1782. Dierjavine pleure cette fin prématurée en des vers touchants, et, quand Grégoire Orlof reparaît à Saint-Pétersbourg, il n'appartient lui-même qu'à moitié au monde des vivants : sa raison a sombré dans une catastrophe où son cœur seul cette fois s'est trouvé intéressé. On raconte que dans son égarement il croit voir, dressée devant lui, l'ombre vengeresse de Pierre III, et qu'on l'entend alors répéter : « C'est mon châtiment! » Six mois plus tard, le marquis de Vérac mande de Saint-Pétersbourg au comte de Vergennes :

« Le prince Orlof vient de mourir à Moscou... Le cours de « sa maladie a offert des détails effrayants que je n'ose même « pas confier au chiffre. »

Et voici comment Catherine fait part à Grimm de la lamentable nouvelle :

« Quoique très préparée à ce douloureux événement, je « vous avoue que j'en ressens l'affliction la plus vive... On a « beau me dire et je me dis à moi-même tout ce qu'on peut « dire en pareilles occasions : des bouffées de sanglots sont « ma réponse, et je souffre terriblement... »

Sa souffrance est-elle bien aiguë en vérité? La suite de la lettre ne semble guère l'indiquer. Tout à l'éloge de l'homme disparu, elle affecte si vite pourtant un ton si dégagé et si trivial :

« Il y a une singularité dans ce décès du prince Orlof : « c'est que le comte Panine est mort quatorze à quinze jours « avant lui et qu'aucun de deux n'a su la mort de l'autre. Ces

« deux hommes continuellement d'avis contraire et ne s'ai-
« mant point du tout, se seront fort étonnés en se revoyant
« dans l'autre monde... J'ai été bien des années avec ces deux
« conseillers pendus à mes oreilles et les choses pourtant
« allaient grand train; *ma* souvent il fallait faire comme sire
« Alexandre avec le nœud gordien, et alors les avis se réunis-
« saient. La hardiesse de l'esprit de l'un et la prudence mitigée
« de l'autre, et votre très humble servante faisant le *Kurz-*
« *galop* entre eux donnaient une grâce et une élégance aux
« choses qui ne se mouchaient pas du pied. »

Non, elle n'est ni très affligée ni très émue, quoi qu'elle veuille en faire paraître. Elle ne l'est pas, car elle n'a pas pardonné, — non pas même devant la mort, — la suprême injure de l'être aimé, trahissant le souvenir d'un amour tel que le sien. Elle a beau entretenir Grimm du « vaste génie » de l'ancien amant et de la « force de son éloquence ». Deux années plus tard, elle dira encore de lui en écrivant à Zimmermann : « Cet homme unique et vraiment grand. » Et elle accusera ses contemporains de ne l'avoir pas compris.

L'accusation est-elle juste? L'opinion des contemporains nous paraîtrait, au contraire, avoir subi, en partie du moins, le contre-coup de l'illusion perpétuelle et perpétuée après la mort du favori, dans laquelle Catherine vécut à son égard. Parlent-ils de ses actions, ils le font voir tel qu'il a été, en effet, héros antique à certains moments, ainsi que le voulait l'amoureuse souveraine, mais précisément d'un héroïsme reculé pour ainsi dire jusqu'à l'horizon de l'antiquité la plus lointaine et tout primitif; ne s'élevant d'ailleurs que rarement et comme par boutade à cette hauteur sublime, pour retomber aussitôt aux bas-fonds extrêmes. En viennent-ils à apprécier ses talents et ses qualités, ils semblent fréquemment faire écho à l'engouement passionné de l'impériale maîtresse. Sabatier lui-même, d'humeur si peu indulgente en général, se laisse emporter par le courant : « C'est un homme simple, uni dans ses
« manières, sans prétentions, affable, populaire, doux et hon-
« nête. Il n'a jamais fait de mal à qui que ce soit... Il est fin,

« délié, et ne manque nullement d'ouverture. Ses succès dans
« des études souvent choisies sans autre but que celui de
« sortir quelques instants de la satiété qui le mine prouvent
« qu'il aurait pu tirer parti de ses moyens naturels. Il a dans
« les affaires un sens droit et sûr, auquel M. Panine a tou-
« jours rendu justice. » Le prince Chtcherbatof, un ennemi déclaré pourtant de la grande Catherine et de sa gloire, a des compliments pour le courage, l'honnêteté et les idées libérales du favori. « Il était impossible de ne pas l'aimer », écrit un autre contemporain, auteur de *Mémoires* très curieux (Bolotof). L'observation s'applique, il est vrai, à Grégoire Orlof tout jeune encore, sans passé politique ni romanesque, blessé trois fois à la bataille de Zorndorf et conduisant les danses, quelques jours après, au château de Kœnigsberg.

Catherine paraît, d'autre part, s'être occupée en effet, avec l'application qu'elle savait apporter en toute chose, à dégrossir l'intelligence inculte de son amant. Au cours des promenades qui les conduisaient fréquemment dans la campagne silencieuse des environs de Saint-Pétersbourg, elle utilisait leurs tête-à-tête prolongés pour des lectures instructives. A un moment, le beau jeune homme semble véritablement prendre du goût pour l'étude et s'intéresser aux choses de la science, en barbare curieux. En 1765, il devient avec P. Vorontsof et le bibliothécaire allemand de l'Impératrice, Taubert, fondateur d'une société pour l'étude des questions économiques et sociales. Il y soulève le premier le problème épineux des moyens à employer pour donner aux paysans la propriété des terres par eux cultivées. L'année suivante, il est pris d'un bel enthousiasme pour la fameuse « instruction », préface de l'œuvre législative dont Catherine entend doter la Russie et dont la lecture inspire, au contraire, à Panine cette réflexion qu'on y trouve des maximes « à renverser les murailles ». A la même époque, accompagnant l'Impératrice à bord du yacht qui la conduit à Kazan sur le Volga, il prend part à la traduction du *Bélisaire* de Marmontel. Et c'est à ce moment encore qu'il se préoccupe de donner asile à Jean-Jacques. Il lui écrit

de sa main une lettre pressante, dont Catherine sans doute inspire les termes : elle en a l'habitude. L'auteur du *Contrat social,* l'homme paradoxal par excellence, se défie-t-il du paradoxe apparent que cette hospitalité proposerait à l'imagination de ses contemporains? Il a tort. Les hommes et les idées révolutionnaires de l'Occident n'arriveront pas avant longtemps encore à devenir inquiétants ou gênants pour la Russie. Tel apôtre indigène, aux idées broussailleuses comme sa barbe et au langage mystique, dont peut s'amuser impunément la curiosité des salons parisiens, y est d'un autre embarras, Jean-Jacques esquive l'invitation, et le roman de la grande Catherine comme celui de son favori y perdent un joli chapitre.

Lomonossof du moins, le poète national, le survivant d'une grande époque littéraire, trouve, dès la première heure, en Grégoire Orlof un admirateur passionné et un ami à toute épreuve. C'est à lui que, au lendemain du coup d'État, il s'adresse pour la réalisation d'un rêve caressé depuis vingt ans : l'établissement d'une Université à Saint-Pétersbourg. L'intervention du favori est vaine malheureusement : trop vite Catherine est arrivée à perdre de son goût pour la culture occidentale et pour les universités de son pays d'origine. Lomonossof ne gagne à sa tentative que d'être déclaré par oukase démissionnaire de la présidence de l'Académie. Une nouvelle intercession de son protecteur fait rappeler cet arrêt. Deux années après, Lomonossof mourant lègue à Orlof ses papiers.

Mais, comme le dit encore Sabatier en traçant vers 1772 le portrait du favori, « son penchant irrésistible au plaisir et à la « dissipation, son amour effréné pour les femmes, l'absence « de contradiction, l'accomplissement subit de ses moindres « désirs ont usé le ressort qu'une autre éducation, des con- « trastes et un point de vue d'ambition eussent pu dévelop- « per ».

Catherine n'y prit pas garde. L'engouement, nous le savons, était une habitude de son caractère et l'hyperbole une habitude de son esprit. En l'homme qui, le 12 juillet 1762, l'accompagna aux portes de la caserne Preobrajenski, elle devait voir,

d'ailleurs, non seulement l'auteur de sa fortune et le compagnon des plus belles années de sa vie, mais encore, si peu développés que fussent à cet égard ses sentiments, le père de deux ou trois de ses enfants. Il y en eut trois au rapport de l'envoyé anglais Gunning; deux seulement suivant d'autres témoignages. Deux jeunes filles que mademoiselle Protassof, la première femme de chambre et la confidente de la souveraine, élevait comme ses nièces, sous le nom de demoiselles Alieksieief, et dont l'une épousa le poète Klinger, passaient pour les filles de Catherine et de Grégoire Orlof, et, en 1764, Béranger envoyait de Saint-Pétersbourg au duc de Praslin les détails suivants au sujet d'un enfant mâle dont Catherine était supposée avoir accouché peu après la mort de l'impératrice Élisabeth : « Cet enfant est chez Scourine, jadis valet de chambre « affidé, aujourd'hui chambellan de l'Impératrice. Il s'élève « comme son neveu, et ses père et mère (Catherine et Orlof) « sortent souvent à la brune dans un carrosse bourgeois suivis « d'un seul laquais pour aller voir cet enfant. » Il ajoutait : « Il (Orlof) traite quelquefois sa souveraine comme une ser- « vante. Il y a quelque temps qu'il y eut une crise très vive, à « la suite de laquelle Orlof s'éloigna pour trois jours sous pré- « texte d'une partie de chasse. Catherine en passa deux malade « et réduite au désespoir. Le troisième, elle prit le parti d'é- « crire un billet fort tendre à son amant qu'elle renferma dans « une boîte très riche, par lequel elle lui disait qu'elle espérait « qu'il viendrait la rejoindre à Tsarskoïe-Selo, où elle allait se « rendre. C'est là effectivement que la réconciliation s'est faite. « On m'a même assuré qu'elle y a accouché d'un nouvel enfant « mort. La diminution sensible de la rotondité de cette prin- « cesse et son teint flétri, tous les symptômes et toutes les « circonstances viennent à l'appui de cette notion. »

Ce n'étaient que cancans de cour et conjectures ; mais l'enfant élevé chez Chcourine était une certitude : il s'appela Bobrinski.

Grégoire Orlof avait d'autre part autour de lui une famille avec laquelle Catherine s'était mise dans le cas de devoir

compter; un frère surtout, auquel elle avait réussi à donner l'apparence héroïque d'un grand homme de guerre, sans parvenir à dompter son naturel, qui fut, à proprement parler, celui d'un héros de café borgne, et qu'elle avait contribué à hisser sur une hauteur d'où il devenait menaçant pour elle-même. Beaucoup de raisons ont contribué à maintenir pendant onze ans la faveur sans partage de l'amant si souvent infidèle et non moins souvent difficile à vivre que fut le beau Grégoire, comme aussi à lui assurer, même après sa disgrâce, une situation encore très enviable. Une de ces raisons était Alexis Orlof.

V

Ce fut Alexis, on s'en souvient, qui le 12 juillet 1762 pénétra au petit jour dans la chambre à coucher de Catherine, à Peterhof, et éveilla la jeune femme pour lui annoncer que le moment était venu pour elle d'aller à Saint-Pétersbourg et de s'y faire proclamer autocratrice de toutes les Russies. Il avait, paraît-il, lui aussi, ses entrées de jour et de nuit dans cette chambre. Un historien (1) a bien allégué qu'à cette époque les résidences d'été de la cour n'étaient pas gardées. On y négligeait même de fermer les portes. La mésaventure encourue peu de temps auparavant par le beau Poniatowski aux abords d'Oranienbaum semble prouver le contraire. D'autre part, Catherine n'était nullement prévenue de cette visite matinale. En passant par la chambre de toilette de la souveraine, Alexis put y voir, étalée sur une chaise, la robe qu'elle devait revêtir ce jour même pour présider au dîner de gala offert à l'Empereur.

Alexis n'avait pas la jolie figure de son frère; un coup de

(1) M. Bilbassof, *Histoire de Catherine II*, vol. II, p. 33, 1re partie (édition allemande).

sabre reçu dans un cabaret le marquait à vingt ans d'une énorme balafre allant du coin de la bouche jusqu'à l'oreille. C'était quand même un bel homme, au dire des contemporains, et capable d'assommer un bœuf avec son coup de poing. Catherine dut un jour à sa vigueur musculaire d'échapper à un accident qui aurait pu être mortel : à Tsarskoïe, sur des montagnes russes qu'elle y avait installées, le véhicule très lourd qui l'entraînait dans une descente vertigineuse vint à dérailler. Alexis, qui se tenait derrière elle sur la même voiture, mit un pied sur la voie, saisit une balustrade, et le péril fut conjuré. Aussi violent qu'il était fort, il faisait payer cher à Patiomkine, bâti pourtant en colosse lui-même, un moment d'irrévérencieux oubli : l'algarade coûta, dit-on, un œil au futur favori. Livré à la débauche comme son frère, disposé autant et plus que lui à toutes les audaces, il s'en distinguait bientôt par une ardeur de tempérament, non plus momentanée et paroxysmique comme chez l'autre, mais toujours soutenue, un furieux et continuel besoin de mouvement et une dévorante ambition. C'était un agité. En 1768, se morfondant dans un repos forcé, il en arrivait à contracter une maladie de langueur qui défia longtemps la science des plus renommés médecins de Saint-Pétersbourg. Un simple chirurgien de régiment, possesseur de recettes empruntées à un praticien chinois, fut seul à deviner le secret de cet organisme sauvage et réussit à guérir le malade. Peu après la guerre turque ouvrait enfin à sa fièvre le champ d'action si impatiemment attendu. En 1769, il partait pour Livourne avec le titre de commandant en chef des troupes de terre et de mer destinées à opérer contre les Turcs dans l'Archipel. Il n'avait jamais conduit un régiment au feu, ni fait manœuvrer une chaloupe, mais il avait noué des relations avec le transfuge Papozoli et esquissé le projet d'un soulèvement général des populations grecques asservies au joug musulman, et ces titres parurent suffisants à Catherine.

Prenant ses quartiers d'hiver à Pise d'abord, puis à Livourne, et y menant joyeuse vie, Alexis s'occupa en effet de soulever la Morée, noua des intelligences avec les Maïnotes, et, au prin-